



Langues, Cultures, Communication -L2C-
Volume 2 – N° 2
Juillet – décembre 2018

De la culturalité des langues

Le conte de “3ayfa w 3rust l-bHer” (Aïcha et la mariée de l’océan), ou la Cendrillon de Doukkala : un conte local malgré ses dimensions universelles

Zahra ZAID

Édition électronique

URL : <https://revues.imist.ma/index.php?journal=L2C>

ISSN : 2550-6501

Édition imprimée

Dépôt légal : 2017PE0075

ISSN : 2550-6471

Publications du Laboratoire : Langues, Cultures et Communication (LCCom)

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Université Mohammed Premier

Oujda, Maroc

Le conte de *3ayfa w 3rust l-bHer* (Aïcha et la mariée de l'océan), ou la Cendrillon de Doukkala : Un conte local malgré ses dimensions universelles

Zahra ZAID

LERIC-URAC 57

FLSH. Université Chouaïb Doukkali

El Jadida. Maroc

za.zaid@yahoo.fr

Résumé

Si la plupart des études se sont engagées à ressortir les valeurs universelles du conte, notre contribution propose une approche différente. Nous partons de l'idée que ce genre oral, tout en créant les passerelles d'altérité entre les peuples, demeure un marqueur identitaire par excellence. Pour mettre en valeur les traits identitaires qu'il emmagasine, nous avons choisi de traiter le conte *de 3ayfa w 3rust l-bHer* (Aïcha et la mariée de l'océan), la Cendrillon de Doukkala. Nous verrons que cette histoire, même si elle renferme les invariants attestés dans toutes les histoires de Cendrillon, elle comporte des informations qui la situent dans l'espace marocain en général et, en particulier, dans celui de la région de Doukkala. L'objectif de cette étude est de montrer que ce conte constitue un objet de culture contribuant à délimiter les contours de l'identité culturelle des Doukkali-s.

Mots-clés : culture- identité- espace marocain- tradition orale- conte populaire

Abstract

Most studies have committed themselves to specify the universal values of the tale. However, the current study proposes a different approach given its specific nature. We will show that this oral Genre remains an identity marker par excellence while creating bridging and connecting people. For the sake of making the identity features they contain quite explicit, we chose to analyse the tale of *3ayfa W 3rust l-bHer* (Aïcha and the bride of the ocean), the Cindrella of Doukkala. We aim in this paper to show that this story, though it contains the attested

invariants in all Cindrella's stories, contains some information which locates it in the overall Moroccan space and particularly in the region of Doukkala. The objective of this study is to consider the tale of *3ayfa W 3rust l-bHer* (Aicha and the bride of the ocean) as a cultural object which contributes to delimiting the contours of the Doukkali cultural identity.

Keywords : Culture, Identity, Moroccan space, Tradition, Oral tale

*« La foi populaire, la foi des saints et des simples subsiste. »
François Marotin.*

Introduction

Nous espérons, à travers cette étude « rendre à tous, ce qui conserve la dureté du diamant à travers les âges » et montrer du même coup, « que ce qui vit ici et qui devient et auquel la vie est attachée n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier, cela était, cela devient, et cela sera. Cela ne peut jamais se perdre, car cela est. » (Montandon, 1982, 148).

Dans un premier temps, nous allons présenter une définition du conte. Dans un deuxième temps, il sera question de traiter quelques aspects narratif, discursif et culturel du conte de *3ayfa w 3rust l-bHer* (Aicha et la mariée de l'océan), des caractéristiques qui le marquent fortement et le rendent un objet culturel ancré dans la localité malgré sa dimension universelle.

1. Définition du conte

Le conte est « une forme d'art où s'unissent et peuvent être satisfaits ensemble, en tant que tels, les deux penchants contraires de la nature humaine qui sont le penchant du merveilleux et de l'amour du vrai et du naturel. » (A. Jolles, 1972, 182). Défini ainsi, ce genre oral se trouve investi d'une double dimension, il est le lieu où viennent se mêler deux caractéristiques aux fonctions antinomiques, notamment le fictif et le réel. La première fait de lui « le cadre naturel des légendes, du surnaturel, du mystère et du merveilleux. » (F. Marotin, 1982, 10), alors que la deuxième le marque d'authenticité, parce qu'il renferme les

traces d'un monde qui témoigne d'une histoire qui n'est plus mais qui est toujours fixée dans la mémoire des peuples. Plus particulièrement, « en tant que produit de la tradition, le récit garantit en retour l'authenticité de la tradition dont il est issu. » (*Ibid.*, 7). Il ne s'agit pas seulement d'objets de divertissement, il s'agit aussi d'objets de culture portant en eux les expériences des hommes, leurs visions des choses, leurs imaginaires, leurs symboles, leur mode de vie, bref leur mémoire ; par conséquent, ils « créent les structures et les disciplines indispensables à toutes sociétés. » (Les Varagnac, 1978, 5).

Le conte est témoin également de l'originalité et de la spécificité d'une culture dans la mesure où les histoires qu'il transmet, quoiqu'elles puissent avoir une portée universelle, sont aussi marquées de localité, en ce qu'elles sont enracinées dans un espace bien précis qui intervient même dans leur définition. C'est ce que nous allons confirmer par l'analyse du conte de Doukkala *3ayfa w 3rust l-bHer* (*Aïcha* et la mariée de l'océan) qui figure dans le recueil de contes de Hassana Addi (2008, 88), écrit en arabe marocain et que nous avons, pour les besoins de cette analyse, transcrit et traduit en français.

2. Les spécificités culturelles du conte d'Aïcha et la mariée de l'océan

En dépit de la présence des différents ingrédients qui font de cette histoire une variante du conte de Cendrillon, elle s'en démarque à plusieurs égards. Elle nous livre, à cet effet, une palette d'informations qui la marquent fortement et font d'elle un objet de culture intervenant dans la délimitation de l'identité marocaine et, plus particulièrement, des Doukkali ; nous faisons référence notamment aux personnages principaux du conte, à la fête organisée par le fils du Sultan, aux biens qu'offre la sirène à *Aïcha* dont la babouche et son mariage avec le fils du sultan, au silence et à la discrétion de cette dernière et, enfin, à la présence de la parole proverbiale qui vient se mêler à celle du conteur.

2.1. Les personnages du conte

Ils portent soit des noms génériques, renvoyant à une fonction ou à un statut social (le prince, le roi, les serviteurs), soit à une relation de parenté (père, mère, belle-mère/ fille, fils du sultan,). Donc, ils prennent des noms qui « renvoient à un sens plein et fixe, immobilisé par une culture à des rôles, des programmes stéréotypés. » (R. Barthes, 1974, 34). Nous avons aussi un nom propre qui est, en effet, « le prince

des significations, ses connotations sont riches, sociales et symboliques » (*Ibid.*). En effet, Aicha, signifie en langue « vivante » ; en tant qu'anthroponyme, il renvoie à une femme dynamique, vivante, enthousiaste, généreuse... Rappelons que c'est bien le prénom de la femme du prophète Mohammed (QLSL), qui a marqué l'histoire par ses agissements mis au service de la foi musulmane. Ce prénom est ancré dans la réalité socioculturelle des pays musulmans dont le Maroc. Il est même devenu l'objet de certaines croyances et histoires extraordinaires : deux figures portant ce nom animent, en fait, l'imaginaire des Marocains et spécialement ceux de la région de Doukkala : *Aicha kandicha* et *Aicha l-bahria*. Il est aussi le logos de l'un des plus grands événements sportifs organisés au Maroc, le *Rally Aicha des gazelles*.

Ainsi, nous verrons comment Aicha et les autres personnages du conte, par leur agissement, contribuent au développement de la trame narrative du récit.

Aicha évolue entourée de deux personnages, l'un est l'incarnation du mal et l'autre de la résignation et de la passivité. Effectivement, elle se présente au début du récit sans force et impuissante devant un père effacé toujours sous l'emprise totale de sa femme, la méchante belle-mère qui ne cherche qu'à l'humilier et à la maltraiter en la chargeant d'une mission impossible, celle d'amener l'eau de mer dans un tamis. En outre, tous les deux profitent jusqu'au dernier sou des biens qu'elle leur amène sans jamais penser la faire profiter, elle aussi. Or, Aicha se rendant compte de leur avidité agit différemment la deuxième fois que la mariée de l'océan lui donne de l'or, elle le cache et garde le silence jusqu'à ce que l'occasion de participer à la fête organisée par le fils du sultan se présente : elle le sort et s'achète tout ce qu'il lui faut pour y assister. Donc, ce personnage, même s'il est sous l'emprise de la belle-mère, parvient néanmoins à déjouer et à contourner ses plans en suivant le conseil de la sirène. Aussi, Aicha est-il un personnage qui mérite bien son nom.

3rust l-bHer, ou *La mariée de l'océan*, est un nom composé de deux mots dont l'équivalent en français est la *sirène*. Nous avons choisi de garder la traduction littérale de ce mot composé pour deux raisons. D'abord, parce qu'il est très révélateur et empli de connotations, il renvoie à un personnage qui est le maître des espaces maritimes et qui est, de surcroît, doté de pouvoirs extraordinaires. Ensuite, il fait allusion

à la beauté, la fraîcheur et la jeunesse éternelle de cet être, comme la mariée, le jour de son mariage, qui se met dans ses plus beaux habits et devient, le temps de cette soirée, la reine de la fête.

Concernant sa valeur culturelle, nous dirons que dans l'imaginaire, les hommes nourrissent des histoires fabuleuses sur ce personnage qu'ils perçoivent comme aimable, gentil, beau sympathique..., lequel vient en aide aux gens pauvres et à ceux qui sont en situations difficiles. Dans le conte en question, la sirène reste fidèle à son rôle ; elle transforme à jamais le destin d'*Aïcha* qui, à chaque fois qu'elle va chercher l'eau de mer dans un tamis, prend conscience de l'impossibilité de la tâche et reste des heures à verser des larmes de désespoir au bord de la mer. Alors, la sirène sort de la mer, s'adresse à elle avec sa voix douce et envoûtante et lui donne des objets précieux :

w hiyya t3ayyeT 3li-ha l-Huta bi Sawt Hnin, 3emmrat li-ha l-Gurba bi l-lwiz w d-dhab w Z-Zuhr w galt li-ha : « yallah-i 3egbi l dar-kum rah bba-k ma-fHal-u-f, 3Ti-h had l-xayr baf ythella f-k. (Alors la femme/poisson, d'une voix douce et tendre, l'appela. Elle lui remplit le tamis de louis d'or et de perles et lui dit : « Prends ces biens et rentre chez toi. Ton père est pauvre, donne-les-lui pour qu'il s'occupe bien de toi ! »)

Remarquons, comme il est signalé dans l'extrait, que la sirène est appelée aussi *Huta* (*un poisson*) et donc, en raison de sa nature double de femme/poisson, elle ne peut sortir de l'eau et assister *Aïcha* en tout lieu au risque de périr. Elle se contente de lui prodiguer ses conseils et la laisse agir toute seule sans lui imposer de condition.

2.2. La fête organisée par le fils du roi

Le conte renferme un détail qui entre en jeu pour faire progresser la trame narrative : il s'agit de la fête annuelle organisée par le fils du sultan. Ce qui est original, dans ce récit, est que ce prince organise un tirage au sort auquel toutes les filles du royaume sont appelées à participer ; aucune d'elles ne devrait en être exclue. Et c'est ainsi qu'*Aïcha* se trouve invitée à la fête, car le tirage, étant officiel, ne peut être modifié une fois réalisé et, donc, il écarte toute autorité de la belle-mère qui voulait que sa fille aille à sa place :

mrat l-bu melli saqt l-xbar galt li-ha : « xalli bnt-i hiyya lli tmfi fi blaSt-k, tti ma-t3erfi walu, bnt-i hiyya ... w hiyya ... w hiyya ... tti Ga ta3 tammara.

(Quand la belle-mère apprit la nouvelle, elle dit à *Aïcha* : « Laisse ma fille partir à ta place, toi tu ne sais rien, alors que ma fille, elle est... et elle est.... et elle est ! Toi tu n'es bonne que pour accomplir les corvées.).

En fait, *Aïcha* se trouve dans une position de force qui lui donne du courage pour répondre à sa belle-mère :

bqat 3ayfa tsme3 li-ha w hiyya Sabra Htta Dber-ha S-Sbar w hiyya tZawb-ha : « *bla mfafya 3li-ya Htta ana b xulxal fi rZli-ya*. (*Aïcha* l'écoutait jusqu'à ce qu'elle perde patience, alors elle lui dit : « arrête de faire l'étalage de ta fille, moi aussi j'ai un bracelet de cheville. » (Moi aussi, j'ai de quoi me vanter.))

2.3. Les objets offerts par la mariée de l'océan et le mariage d'Aïcha avec le fils du sultan

Tous les objets précieux offerts à *Aïcha* par la mariée de l'océan ont une valeur dans la culture marocaine. Nous notons notamment *Z-Zuher* (les perles), *l-yaqut* (le saphir), *l-lwiz* (les louis d'or), ils font partie des bijoux dont les Marocaines, à l'instar de toutes les femmes d'ailleurs, adorent se parer, comme le cas d'*Aïcha*, dans le conte :

lebsat 3ayfa lebsa mTerrZa b xyuT d-dhab, w mfTat salf-ha w Dafrat-u zuZ Dfirat, kull Dfira msduda b yaquta xaDra, w triyyHat b l-mesk, w lebsat f-ferbil w mfat m3a l-bnat l-m3ruDat.

(*Aïcha* mit une *lebsa* brodée de fil d'or, coiffa ses longs cheveux en deux tresses et para chacune d'elles d'un saphir vert, se parfuma de musc, chaussa sa magnifique paire de babouches et se dirigea vers le palais du sultan avec les autres filles.)

Signalons, en plus, que ces pierres précieuses sont tellement appréciées que les noms qui les désignent fonctionnent aussi comme prénoms de femmes chez les Marocains. On dit *Zuhara*, *yaquta* et *Louisa*.

Un autre objet spécifique ancré dans la réalité socioculturelle du Maroc est à signaler, il s'agit de *f-ferbil* (la babouche) qui a bien une fonction dans le conte, celle d'assurer l'évolution de l'histoire en contribuant à son dénouement, et ce, en transformant à jamais la vie d'*Aïcha*. Cet objet lui est offert par la sirène :

3Tat-ha ferbil mnebbet b Z-Zuhr ma-kayn-f xu-h (Elle lui donna une babouche incrustée de perles dont il n’existait pas de semblable).

La babouche fait partie des objets culturels ayant une connotation symbolique liée à plusieurs pratiques rituelles. Elle peut aussi renvoyer au conjoint(e). En effet, dans un rêve, il paraît que le fait d’essayer ou de trouver une chaussure est interprété comme l’annonce d’une union conjugale : en effet, *Aicha* et le fils du sultan parviennent, grâce à la babouche, à se retrouver et à s’unir à jamais par les liens du mariage :

l-ferda ma-Zat Gir 3la gedd rZel 3ayfa, lli farHat b had t-tzwiZa Hit hennat-ha m l-3adab lli daz 3li-ha.

(La paire de babouches ne convenait qu’au pied d’*Aicha* qui était fort heureuse de ce mariage qui mit fin à sa souffrance).

2.4. Le silence et la discrétion d’Aicha

Nous abordons les notions de silence et de discrétion parce qu’elles ont bien une fonction dans le récit. Elles permettent à *Aicha* de sortir de l’enfermement et de la misère pour aller vers un monde où elle allait briller de mille éclats, le monde des princesses qui lui promet amour et bonheur, l’amour du prince et le bonheur de jouir et de profiter de tous les biens que lui procure ce nouveau statut. En réalité, le silence est symbolique, il aurait même une connotation religieuse : il est recommandé aux gens d’être discrets et de ne pas étaler leurs projets avant de les avoir réalisés ou concrétisés. Dans un Hadith, le prophète Mohammed QPSL intime aux croyants d’adopter ce comportement :

wa ta3awanu 3ala qaDa?i Hawa?iZi-kum b l-kitman (Aidez-vous, pour réaliser vos projets, du silence ou de la discrétion).

C’est aussi le conseil donné par *la mariée de l’océan* à *Aicha*, qui, au début, lui dit de donner l’or à son père pour qu’il prenne soin d’elle. En revanche, la déception était telle que celle-ci lui conseille de garder le secret et de dissimuler son bien jusqu’à ce qu’elle en ait besoin :

« *nuDi ddi-ha fi ras-k , firi li-k fi HwiYZat w kull ma xaSS-k, ma-tsennay-hum-f y3Tu-k, w xabbi fuGl-k fi fi blaSa ma y3raf-ha Hadd.* » (Allez, prends soin de toi ! N’attends pas que les autres le fassent à ta place. Achète-toi

des vêtements et tout ce qu'il te faut et garde précieusement ton bien dans un endroit que personne ne pourra trouver).

Ainsi, armée de patience, Aicha reste discrète et accepte d'endurer la souffrance et la maltraitance venant de sa belle-mère sans jamais fléchir ni lui révéler tout l'or et les objets précieux qu'elle possède. Le silence l'aura récompensée.

2.5. La présence des proverbes marocains dans le conte

Le récit d'*Aicha et la mariée de l'océan* se démarque aussi par une autre caractéristique qui le rend original, il comporte huit proverbes qui, comme les contes, sont des objets de culture appartenant à la littérature orale. Définies généralement comme « une condensation de la pensée en une idée de force qui dit la morale, la sagesse et le bon sens. » Taifi (2000 : 80), les formes parémiques se présentent comme un répertoire de toute la sagesse des peuples sauvegardée à travers les structures de la langue.

Concernant leur présence dans le conte, nous dirons qu'ils y remplissent plusieurs fonctions ; d'abord, ils garantissent leur survie et leur transmission à chaque fois que le conte est énoncé ; ensuite, ils permettent d'inscrire l'histoire dans une réalité bien spécifique, celle relative au contexte marocain ; enfin, ils sont un outil argumentatif d'autorité avec lequel il est question de confirmer, d'appuyer et de donner de la force au dit énoncé. Nous notons, à cet effet, que tous les proverbes sont produits par le conteur. Celui-ci, en empruntant cette sagesse, s'approprie le temps du récit, la voix du peuple, celle « exprimant une vérité d'expérience ou un conseil de sagesse pratique et populaire, commun à tout un groupe social. » Le Robert, (1993 : 2031), dans la mesure où « énoncer un proverbe, c'est non seulement raisonner par autorité, mais c'est avant tout faire résonner la voix collective ancestrale à laquelle la phrase énoncée fait écho. » (L. Perrin, 2012, 55). Par ailleurs, dans le conte, le proverbe est inséré de deux façons, soit sans aucune formule introductrice :

w fug dak f-fi mjrara, kull sa3a tHrat l-3ar w TTul 3li-h waf nbet (Et en plus, elle est méchante. Elle cultive constamment le mal et elle vérifie s'il a bien poussé.),

soit par la formule rituelle qui prend deux formes, notamment *yak qal-u nas zman* (C'est ça (vrai !) Les ancêtres ont dit)), ou bien *qalu nas zman* (les ancêtres ont dit).

w bnt-ha barka ma tdir walu, xayna-ha dra3-ha, yak nas zman galu lli xan-ha dra3-ha ka-tgul ana msHura. (Et sa fille, feignante qu'elle était, ne faisait rien. C'est vrai ! Ne dit-on pas que la trahie par son bras dit toujours qu'elle est victime de sorcellerie ! : La feignante n'avouera jamais son défaut.)

farHat b had t-tzwiZa Hit hannat-ha m l-3adab lli daz 3li-ha. galu nas zman : « *lli b sa3d-u fi d-dlu yTla3 li-h.* » (*Aïcha* fut très heureuse de ce mariage qui mit fin à tout son malheur. Les anciens ont dit : « celui qui a de la chance, elle lui sortira du sceau : celui qui a de la chance, elle lui sourira tôt ou tard. »)

Signalons que le premier proverbe illustre la méchanceté de la belle-mère dont les actes ne font que nourrir le mal et le fortifier ; le deuxième attire l'attention sur le caractère de la belle-sœur, alors que le troisième vient clore le conte en insistant sur le caractère chanceux d'*Aïcha*.

Ainsi, nous pouvons souligner que toutes les informations que nous venons de citer situent bien le conte d'*Aïcha et la mariée de l'océan* dans un cadre spatial bien précis. Nous avons noté, à cet effet, des objets et des mots à charge culturelle, qui reçoivent des définitions dans le cadre de la culture marocaine.

D'autres indices inscrivent notre version de ce conte dans le contexte Doukkali : il s'agit de l'accent spécifique à cette région du Maroc et le lexique et les constructions phrastiques utilisées. En effet, dans un conte oral, nous ne pouvons faire abstraction du caractère concret de la voix qui permet de capter certaines propriétés de ce genre de discours. L'accent, par exemple, est l'empreinte qui révèle l'appartenance à un groupe, à une société. En lisant l'histoire en arabe marocain, on se rend vite compte qu'elle appartient à la région de Doukkala. Une étude phonétique ou phonologique révélerait certainement cette appartenance.

Conclusion

Avec cette étude, nous avons pu constater que le conte populaire renferme des informations révélant le rapport étroit avec l'environnement socioculturel où il est transmis de génération en génération. En effet, le conte d'*Aïcha et la mariée de l'océan* qui a fait l'objet de cette analyse est spécifique et original par toutes les informations qui font de lui un objet de culture enraciné dans le contexte marocain et plus particulièrement dans celui des Doukkali. Cette spécificité se reflète dans le caractère du personnage principal, *Aïcha*, le rôle de la sirène dotée de pouvoirs magiques, les objets à charges culturelles et, enfin, le recours à la parole proverbiale qui fait écho à la voix de la sagesse populaire.

Références bibliographiques

- Addi, H. (2008). *HeZZayat dukkaliya*. El-Jadida : Basma Print.
- Barthes, R. (1974). Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe, In C. Chabrol. *Sémiotique narrative et textuelle*, 29-54.
- Cerquiglini, Jacqueline et Bernard. (1976). L'écriture proverbiale. *Revue des Sciences Humaines*, 163, Rhétorique du proverbe [numéro thématique], 359-375.
- Jolles, A. (1972). *Formes simple.*, Paris : Seuil.
- Perrin, L. (2012). L'énonciation des proverbes. In J.-C. Anscombre, B. Darbord, et A. Oddo (dir.). *La parole exemplaire : introduction à une étude linguistique des proverbes*, 53-66.
- Propp, V. (1965 et 1970). *La morphologie du conte*. Paris : Seuil / Points.
- Rey, A., et Rey-Debove, J. (dir.). (1993). *Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert.
- Reuter, Y. (2001). *L'analyse des récits*. Paris : Nathan.
- Varagnac, A., et Challot, M. (1978). *Les Traditions populaires* : Paris, P.U.F.

Annexe : Résumé du conte *d'Aïcha et la mariée de l'océan*

Le conte relate l'histoire d'une jeune fille, *Aïcha* dont le père, devenu veuf, se marie avec une femme déjà mère d'une fille. La belle-mère très méchante s'acharne sur elle et lui demande d'accomplir des tâches difficiles, voire même impossibles, comme celle d'aller chercher l'eau de mer dans un tamis. Mais, la jeune fille, avec l'aide de la sirène qui lui sort de la mer, revient avec de l'or et des pierres précieuses que la famille dilapide dans un temps record sans en faire profiter Aïcha. La deuxième fois, la sirène donne de l'or à Aïcha et lui demande de garder le secret. La jeune fille suit le conseil de sa bienfaitrice jusqu'au jour où, grâce au tirage au sort organisé par le fils du sultan, elle a la chance d'assister à sa fête annuelle. Le jour venu, elle s'achète de beaux habits et se pare d'objets précieux que lui a donnés la sirène et part à la fête tout en beauté. Le fils du sultan, en la voyant, tombe amoureux d'elle. Alors prise de panique, la jeune fille quitte la fête en laissant derrière elle l'une de ses babouches grâce à laquelle le prince a pu la retrouver et se marier avec elle.